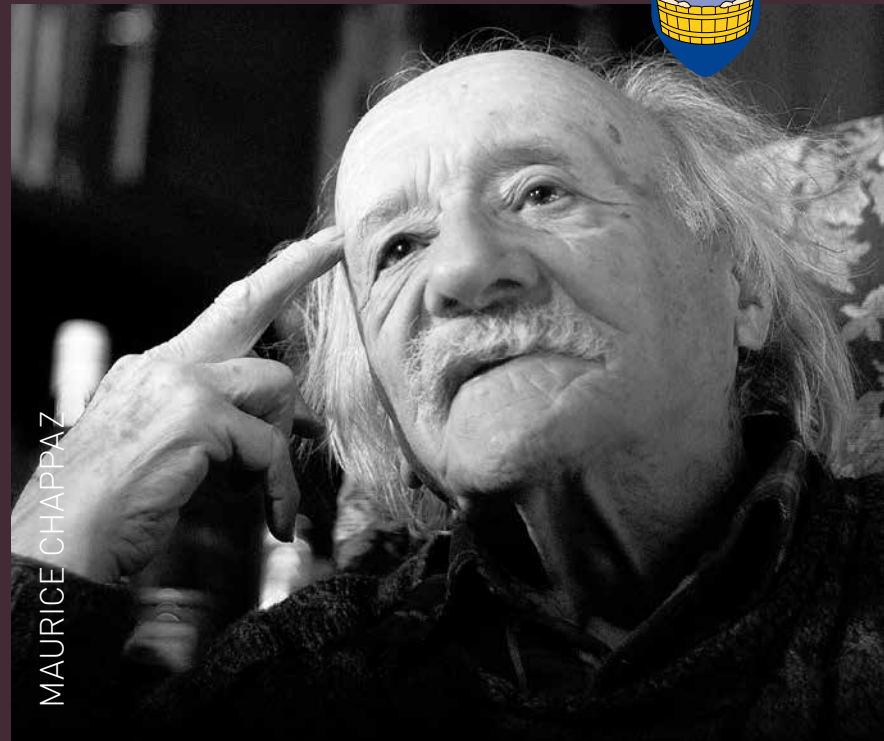
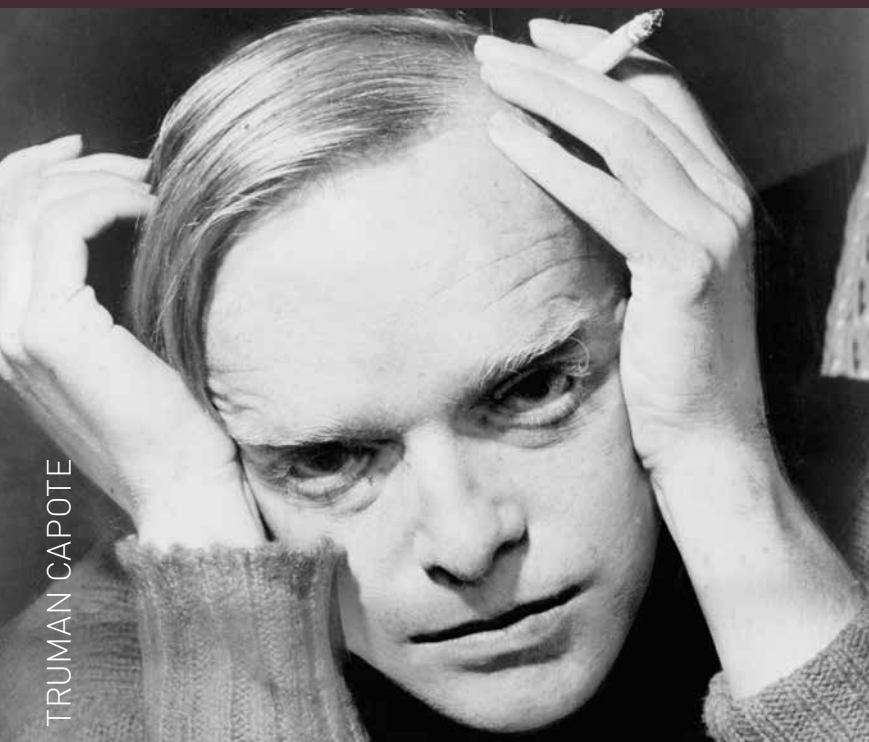




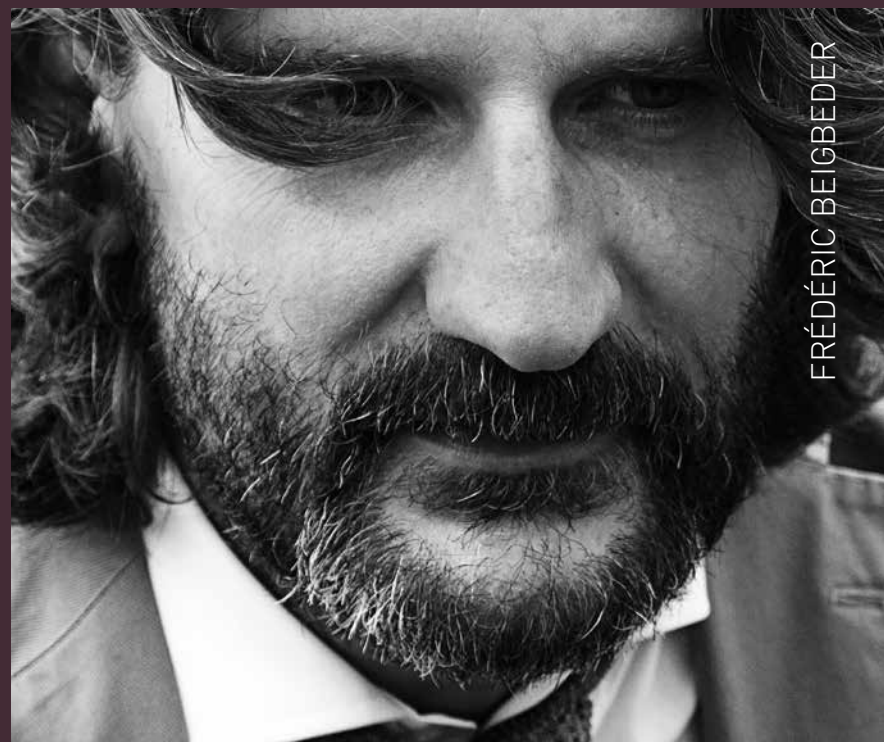
CORINNA BILLE



MAURICE CHAPPAZ



TRUMAN CAPOTE



FRÉDÉRIC BEIGBEDER

# LES ÉCRIVAINS DANS LE VAL DE BAGNES

# ÉDITO

## L'INSPIRATION DANS LE VAL DE BAGNES

Écrire répond le plus souvent à un impérieux besoin, si intense que l'écrivain ne peut y échapper.

Toutefois, lorsque certaines conditions particulières sont réunies, il est plus facile pour lui de se mettre à sa table de travail. Le val de Bagnes et Verbier en particulier ont su, tant par la lumière qui y rayonne que par la sérénité de leur paysage, inspirer quelques-uns parmi les plus grands écrivains du siècle passé.

Qu'est-ce qui relie Maurice Chappaz à Truman Capote si ce n'est le val de Bagnes, là où l'un et l'autre ont construit leur œuvre. Chacun y a trouvé le détachement nécessaire favorisant la retraite intérieure indispensable à toute production littéraire.

Aujourd'hui, il est temps de rendre hommage à tous ces écrivains qui à travers leurs œuvres ont porté

l'image de notre commune bien au-delà de ses frontières.

Frédéric Beigbeder, qui pendant de longues années a sillonné le domaine skiable de Verbier, raconte par exemple dans « Oona et Salinger » sa rencontre avec Truman Capote au Farm Club. Cette pure fiction aurait très bien pu se produire et être mentionnée dans les potins mondains de la station.

Quant à Corinna Bille, on sait combien elle était attachée au Châble et à l'Abbaye. Il n'est pas inutile de rappeler la richesse de son œuvre tant elle décrit avec précision et charme les contours de l'âme humaine. Gilberte Favre, qui vit aujourd'hui à Sarreyer, est là pour nous le rappeler, à travers son livre « Corinna Bille, le vrai conte de sa vie ».

Puisse ce cahier du patrimoine nous encourager à lire et à relire les œuvres



ÉLOI ROSSIER,  
PRÉSIDENT DE LA COMMUNE DE BAGNES

de tous les écrivains auquel il fait référence.

La lecture n'est-elle pas le passe-temps favori des vacances?

# VISITE DE LA MAISON DE L'ABBAYE DE BAGNES

DANS LE CADRE DES JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE,  
**LE SAMEDI 9 SEPTEMBRE À 10 HEURES, 11 HEURES ET 15 HEURES,**  
LE MUSÉE DE BAGNES VOUS INVITE À UNE VISITE GUIDÉE  
AVEC CHRISTINE PAYOT ET PIERRE-FRANÇOIS METTAN.



La maison de l'Abbaye a d'abord été l'expression du pouvoir de l'Abbé de Saint-Maurice sur le val de Bagnes. Elle a ensuite été la résidence de plusieurs hommes politiques, dont Maurice Troillet. Elle acquerra un nouveau rayonnement avec la présence et l'œuvre de Maurice Chappaz. Une visite entre histoire et littérature, des caves aux combles.

**Abbaye, rue de Clouchèvre 2, 1934 Le Châble**



# MAURICE CHAPPAZ

« POURQUOI, POUR QUI ÉCRIVEZ-VOUS? »  
 CETTE QUESTION, JE NE ME LA SUIS JAMAIS  
 POSÉE. COMME LES OISEAUX. VEULENT-ILS  
 D'ABORD SE PARLER? OU EST-CE LA FORÊT ET  
 LE CIEL QUI ONT HÂTE DE SE COMMUNIQUER  
 QUELQUE GRAINE S'ÉCHAPPANT DE LEUR  
 SOMMEIL? J'ÉCRIS POUR L'ÎLE DÉSÉRTE ET  
 POUR LES HOMMES VOISINS (« POUR QUI? » –  
 « POUR VOUS! »), SANS DOUTE POUR LA  
 PLANÈTE TELLE UNE POUSSIÈRE, D'UNE  
 FAÇON QUI M'OUTREPASSE ET S'EFFACE.  
 J'AI TOUJOURS CHERCHÉ LE PASSÉ, C'EST AUX  
 MORTS QUE JE VOUDRAIS ÉCRIRE. OR J'AI  
 TRAVAILLÉ PAR L'ÉNIGME DE TOUS CEUX QUE  
 J'AVAIS RENCONTRÉS DANS LA MONTAGNE,  
 ÉNIGME COLLÉE À MA PEAU, À MES YEUX  
 AVEC TOUT CE QU'IL Y EUT DE CAILLOU ET  
 DE SONGE PAR VILLAGES ET PAR CHANTIERS...  
 (LE GARÇON QUI CROYAIT AU PARADIS)

La vocation de poète s'impose tôt à Maurice Chappaz. Est-ce pour se distancer de la tradition familiale et de son « bouquet de notaires »? Après un bref séjour en faculté de droit, il abandonne bien vite les voies académique et juridique. Auparavant il est passé par le collège de Saint-Maurice, où il a vécu l'initiation à la culture, l'éveil à l'écriture, par des personnalités marquantes. Cet enseignement « l'a sauvé », dira-t-il plus tard.

## L'ABBAYE, L'ONCLE

Une autre figure qui joue un rôle important dans la vie du poète est son oncle Maurice Troillet, maître de l'Abbaye, « frère de ma mère, mon parrain de baptême qui régnait en Valais et inventait aussi le Valais », raconte-t-il dans « L'apprentissage » (Abrégé d'une autobiographie par Maurice Chappaz, Pages choisies) « Ma chance a été l'Abbaye maternelle ». Maternelle parce qu'il est apparenté aux Troillet par sa mère, mais aussi parce que cette demeure est un refuge dès l'enfance, « l'Abbaye-utérus », dit-il par ailleurs. « J'ai chaque année depuis ma naissance séjourné dans cette maison qui surabondait de nature. Troupeau gambadant dans l'enceinte, cave et grenier, les purs produits de la montagne reposant dans l'ombre ». C'est à Bagnes que se situent les meilleurs souvenirs d'enfance : « Mes vacances se passaient encore dans les chalets de l'Oncle à la montagne au temps des foins ou dans les alpages au

temps des chasses aux chamois où je l'accompagnais. Il avait adopté notre famille et moi particulièrement changeant mon premier prénom d'Achille en celui de Maurice ». À Bagnes, dans l'affection des tantes et l'attention bienveillante de l'oncle, « je connus l'Eden et j'appris à le goûter : depuis un verre de vin à une montagne. Les vins extraordinaires que je humais, regardais, palpais, écoutant leur histoire à dix ans ». Jusqu'à sa mort, Maurice Troillet restera un soutien important du poète, qui lui rend longuement hommage notamment dans « La Veillée des Vikings ».

## LE VIN, LA MONTAGNE

Le goût du vin et de la montagne, deux thèmes abordés dans le sillage de l'Oncle, inspirent au poète quelques-unes de ses plus belles pages. Au premier il consacre notamment le recueil « Le chant des cépages romands », où Chappaz célèbre « La subtilité des Amigne, la mâle astringence d'un Gamay, cette espèce de verte sève veloutée de l'Hermitage, la douceur de la Malvoisie, le long, long parfum de réséda du Riesling, le fumet de pierrailles du Johannisberg, la

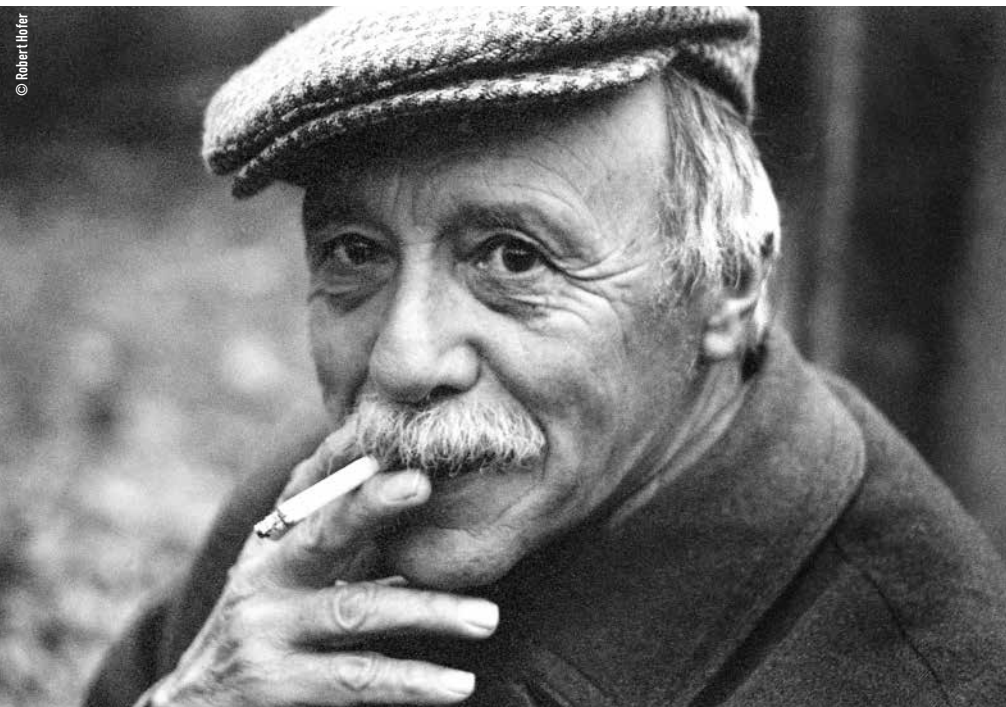
violence, la substance, la sagesse et le relief des Dôle charnues et bouquetées... »

La montagne, qu'il parcourt inlassablement, apparaît dans divers textes, dont « La haute route » et certaines pages de son journal. Comme ce récit d'une course entre Panossière et Bourg-Saint-Pierre : « Et j'ai eu soudain une impression extraordinaire : à plusieurs plateaux glaciaires boursoufflés, éventrés, partagés par un éperon rocheux, tout ça entre des déchiquetures d'aiguilles bleues, rousses et une ou deux mottes blanches, calottes neigeuses du Combin de Boveyre : succédait en bas, tout en bas dans le trou un vaste glacier sec, couleur de plomb qui se relevait en amphithéâtre, gradin sur gradin de crevasses, qui remontait, s'asseyait de l'autre côté, dominant une petite gouille de boue aqueuse, vert-jaune ».

## LA MORT

La méditation sur la mort, celle des proches, celle du monde qui nous entoure, est omniprésente. « Sans la mort je n'aurais rien compris », écrit-il dans le « Livre de C », paru après la mort de sa femme, Corinna Bille.





En 1947, Maurice Chappaz l'a épousée dans l'église du Châble. « Le curé Ducrey nous a unis Corinna et moi. Je me rappelle son accueil délicat devant l'autel ensoleillé du Châble. Comme je me rappelle sa voix vibrante du haut de la chaire, l'élan tendre et fougueux de ses sermons... » raconte-t-il dans son « Adieu au curé Ducrey » paru dans « Treize Etoiles » en 1977.

Deux ans plus tard, Corinna décède. Chappaz lui survivra trente ans. Il s'installe à l'Abbaye de façon permanente et dans une lettre à Marcel Raymond (10 novembre 1979, « Pages choisies »), il confie sa mélancolie. « Nous étions partis de Veyras et montés ensemble dans l'arche ma femme et moi et tout à coup je suis seul ».

Le deuil imprègne la maison et lui inspire ces lignes dans « La mort s'est posée comme un oiseau » : « J'ai la nostalgie du temps de mes tantes, je veux revenir vers elles, j'ai l'ennui du lait et du miel qui coulaient entre les murs dans le renouvellement de la luisance à travers tous usages. Alors maintenant les anciens objets qui ont été si patients hantent ma pensée : je n'ose plus les utiliser et j'ai envie de m'en servir, les linges, les draps de lit avec leurs monogrammes S.B. ou C.F. (Stéphanie Bille, Fifon! ou Célestine Fillez, ma grand-mère, née en 1846) les vases qui attendent, les verres qui tintent, les assiettes à fil d'or, magie des parents! (...)

Cet hiver ce qui m'a le plus soutenu fut la rumeur du torrent qui descend de Bruson vers la Dranse. Il longe le Petit Bois si souvent visité depuis mes dix ans et où j'imagine parfois que tous mes disparus m'attendent et moi je suis l'eau en l'écoutant, les yeux sur les verges rouges des saules et les bourgeons qui s'étonnent. »

Enfin cette Louange tirée du « Livre de C »

« Tous les pas s'éloignent sur la route. Rien à dire :

J'ai perdu – sans le connaître? – un être qui était la merveille de ma vie.

Je devrais maudire.

Or une louange monte, souffle.

Des murmures comme la neige qui fond dans les oreilles – à peine passé le mur du cimetière – me précisent

l'horreur, la brutalité des malheurs voisins noircissant tout, tuant la raison.

Notre monde est une aventure.

Le disparu est en moi.

La louange inconnue, qui d'ailleurs me nie, me traverse. »

Et ce bref extrait tiré de « À rire et à mourir » :

« La guerre civile s'éteint.

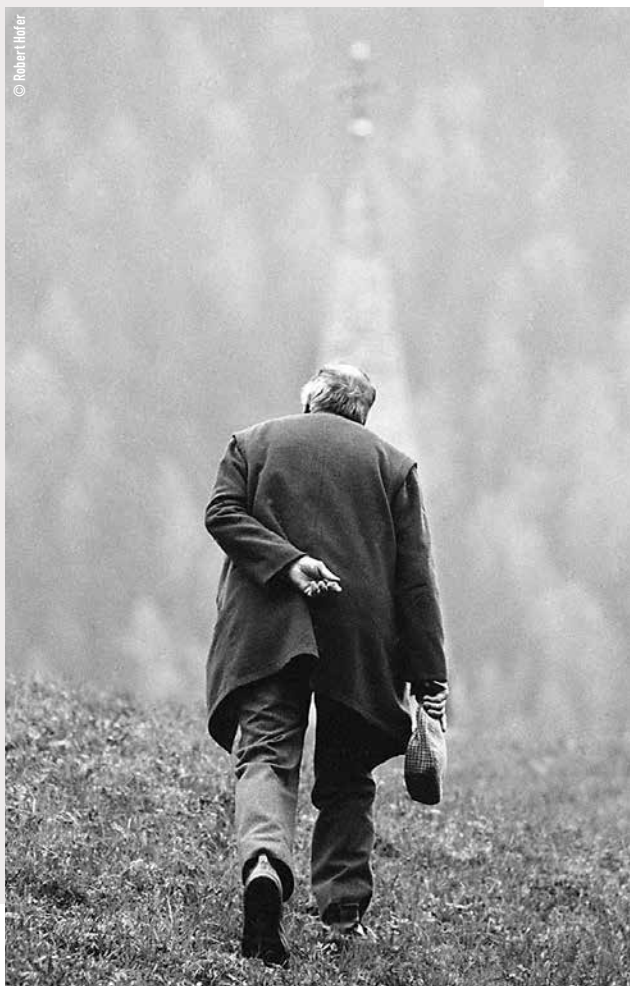
Mes petites œuvres ou au mieux ma vie sans moi rentre à pied dans ma vallée.

L'inévitable journaliste :

– Votre impression in extremis?

– Comme si j'avais trouvé une morille. »

ANNE-SYLVIE MARIÉTHOZ



# ANNE TROILLET-BOVEN

« Je ne trouve pas que le Valais va à la dégringolade morale parce qu'il est sorti de sa misère ancestrale ». Qu'est-ce qu'on considère comme l'âme du Valais? C'est bien la question! Lors d'un entretien filmé en 1974 par la RTS au sujet de son livre « Ce temps qu'on nous envie. « Souvenirs et propos sur Bagnes », Anne Troillet-Boven († 1989) s'inscrit en faux contre les tenants d'un Valais figé, qui voudraient le réduire à « un parc national ». Un refrain qu'on entendra souvent durant les années 1970. À cette époque, le développement immobilier suscite des débats passionnés en Valais. En 1976, Maurice Chappaz publie les « Maquereaux des cimes blanches », brûlot dirigé contre les promoteurs et les chantres du boom économique. Une polémique éclate alors dans la presse qui dure plusieurs semaines et à laquelle Anne Troillet-Boven prend part à maintes reprises. Les termes dont elle use pour étriller le poète dans la chronique qu'elle tient dans « Le Nouvelliste » sont particulièrement virulents.

LE COTTERG 1900.  
À DROITE: MAISON DU FOUR BANAL  
D'ÉLIE FELLAY.  
À GAUCHE: MAISON EMILE FILLIEZ.  
AU FOND: MAISON DU GRAND-PÈRE  
DE ANNE TROILLET-BOVEN



Fort heureusement, l'auteure n'utilise pas cette tribune uniquement pour s'en prendre à Chappaz. Elle s'emploie aussi régulièrement à commenter des épisodes d'histoire de la vallée, comme l'École libre de Bagnes, dont elle est issue, ou la bataille de Corberaye. Elle consacre aussi de nombreux portraits à des écrivains liés à Bagnes, tels que l'auteur dramatique Maurice Besse de Larzes (1822-1874), le chansonnier Louis Gard (1799-1854) et bien d'autres. Ils figurent également, plus longuement développés, dans son recueil « Souvenirs et propos sur Bagnes ». ANNE-SYLVIE MARIÉTHOZ

# MAURICE GABBUD (1885-1932)

« Matois comme tout paysan, ironique comme tout Bagnard, il ne permettait cependant jamais à sa malice d'aller jusqu'à la méchanceté. Il nous racontait son enfance, son goût de l'étude déjà très vif dès son entrée à l'école primaire, goût dans lequel ses parents voyaient une tendance perverse qu'ils s'efforçaient de combattre par tous les moyens. Manquant de papier, il écrivait sur les marges de son

livre de messe, ramassait dans les chemins des bouts de papier blanc, les lavait, les faisait sécher et y inscrivait ses tout premiers essais... Il était berger d'alpage la première fois qu'une revue imprima un de ses textes. On lui en fit parvenir un exemplaire. Ce jour-là, nous disait-il, les génissons purent aller où ils voulaient. Je planais bien au-dessus d'eux ». ANNE TROILLET-BOVEN

# LOUIS COURTHION (1858-1922)

« Journaliste, nouvelliste, essayiste, romancier, ethnologue et ethnographe, tout en restant deux cents pour cent Bagnard (...) Il combattait comme de juste le parti au pouvoir, mangeait à l'occasion du curé, mais assaisonnait ses articles de considérations piquantes, de souvenirs personnels et de références littéraires qui, à Bagnes en tout cas, plaisaient énormément. Cet humour particulier, que le Bagnard était peut-être plus apte à goûter que quiconque, donnait au lecteur l'agréable impression d'être traité en voisin, en ami, par Courthion, et d'entrer dans son intimité. » ANNE TROILLET-BOVEN

# PIERRE COURTHION (1902-1985)

Le poète et critique d'art Pierre Courthion, fils de Louis, « un Bagnard profondément attaché à son pays et qui n'a cessé, tout au long de sa vie, de lui dédier ses intimes tendresses ». Il est l'auteur de plusieurs monographies d'artistes, mais aussi de textes liés au Valais comme « Suite montagnarde » et « Notre Ami le vin ». Voici un extrait de ce dernier, aussi beau qu'émouvant par sa façon d'évoquer, à travers le partage du vin, ses liens familiaux. « Le vin éveille au fond de moi des baisers de lézard, des kilomètres d'azur, des siècles de silence. Il change les

couleurs, abaisse les sommets, élève ma vision vers de plus hauts plateaux où ma pensée reprend vigueur. Mon père est mort (je me rappelle : quelque chose de moi mourrait avec son souffle. Je me suis dit : J'y repenserai quand ce sera mon tour. J'avais alors ces années devant moi, tout ce temps maintenant écoulé. Ma mère est morte. Mais ces choses autour de moi, c'est la vie qui attend mon regard. Je retrouve la coccinelle, l'odeur du pain trempé dans le Fendant, le goût à faire mourir de la première lèvre. »

ANNE-SYLVIE MARIÉTHOZ



# CORINNA BILLE

« Mes parents m'ont beaucoup donné. Mon père, grand seigneur cultivé, lui-même peintre et écrivain, ma mère intelligente et très pure. Je leur dois ma foi en ma vocation créative, mon amour de la nature, de la liberté, le mépris du qu'en-dira-t-on et le goût du travail. Dans son autobiographie « Le vrai conte de ma vie », Stéphanie Corinna Bille (1912-1979) rend hommage à ses parents, Catherine Tapparel et le peintre-verrier Edmond Bille. Elle relate son enfance dorée dans le château sierrois le Paradou, où elle a pu côtoyer de nombreux artistes. Corinna est en train de travailler à son premier roman « Theoda », lorsqu'elle fait la rencontre décisive de Maurice Chappaz, au printemps 1942. « J'aime tant le sourire de Chappaz », confie-t-elle à son journal. « Ses yeux de chinois. Cette candeur heureuse qui se donne dans le sourire, et pourtant, pourtant..., je retrouve son terrible oncle Troillet, dans l'asymétrie, le tordu... » Les deux jeunes gens partagent une même exigence, « écrire comme on respire », et le goût du vagabondage. Commence alors un temps de bohème qui s'interrompra, au moins pour Corinna, avec la naissance d'un premier enfant. Blaise, né en 1944, est suivi d'Achille et de Marie-Noëlle, en 1948 et 1950. Corinna se prend parfois à rêver d'une « chambre à soi » et son père l'engage alors à laisser un peu le « moule

à gosses » pour s'occuper du « moule à romans ». L'écrivain ne tarde pas à reprendre la plume et ne la laissera plus. Elle fait paraître « Le Sabot de Vénus », en 1952, puis le recueil de nouvelles « Douleurs paysannes » l'année suivante. Le Valais, l'amour, la terre sont des thèmes récurrents. Comme dans cette nouvelle tirée de « Douleurs paysannes », qui raconte la quête passionnée d'une jeune fille venue vendanger à Sierre pour retrouver son amoureux : « On ne voyait guère de raisins pourris cette année-là ; ils se révélaient intacts dans la main, glacés et couverts de gouttelettes à l'aube, chauds comme des lampes à midi. Si un grain roulait, elle le ramassait vite et le mettait dans le seau avec un peu de terre. Il ne faut rien perdre. » Des nombreux domiciles qui ont accueilli la famille Chappaz (dix-huit au moins), l'Abbaye du Châble est l'un des derniers. La demeure austère et peuplée de fantômes est longuement décrite dans la nouvelle « Angelina et Roberta » du recueil « Le bal double », terminé l'année même du décès de Corinna. « Dans cette maison qui fut autrefois une résidence d'évêques, austère et sombrement luxueuse, je suis revenue tenir compagnie à sa dernière habitante. Maison obscure parce que les plus belles chambres donnent à l'est et les sapins très vieux interceptent la lumière. On



CORINNA BILLE ET SON FILS BLAISE

allume à midi dans la salle à manger. Les boiseries de mélèze sont devenues à la longue grenat et celles d'arolle vous lancent encore une bouffée de forêt à la tête. De leurs hauts plafonds à caissons où flotte la brume cendrée des contes de Perrault, pendent des lustres de verre et de macramé. » ANNE-SYLVIE MARIÉTHOZ

# GILBERTE FAVRE

BIOGRAPHE DE CORINNA BILLE, GILBERTE FAVRE (1945-) A FRÉQUENTÉ LE COUPLE BILLE-CHAPPAZ DÈS SON ADOLESCENCE.



GILBERTE FAVRE A CONSACRÉ UN OUVRAGE À SON VILLAGE D'ADOPTION : « SARREYER EN IMAGES DANS LES ANNÉES 60 »

En 1974, elle a visité le Liban avec eux et en compagnie du photographe Oswald Ruppen. Journaliste et écrivain, elle a participé à la création de la Société des jeunes écrivains valaisans. Les nombreux entretiens qu'elle a menés avec Maurice Chappaz pour la presse romande, sont rassemblés dans le recueil « Dialogues inoubliés ». Dans l'un de ses ouvrages les plus personnels intitulé « Des Etoiles sur mes chemins », elle lui rend maintes fois hommage. La figure de Chappaz, nommé le « Père-Poète », croise celle de son père, dont elle s'efforce de reconstituer la rude existence. Elle entretient avec le premier une relation qui se situe « sur le plan des mots, parlés ou écrits ». Tandis que le second s'enfonce peu à peu dans le silence. « Mon père a toujours eu de la peine à lire, mais il connaissait le nom des montagnes et des ruisseaux. Il identifiait les oiseaux à leur chant et les animaux à leurs traces sur la terre, sèche ou mouillée et sur la neige (...) J'aimais beaucoup quand son regard se noyait dans le ciel. Je croyais qu'il y lisait des mystères indéchiffrables pour moi, et qu'il finirait par me révéler un jour – ce qu'il n'a pas eu le temps de faire. Mon père ne m'a jamais transmis cet Indicible que je supposai forcément bouleversant puisqu'il le réduisait au silence. » ANNE-SYLVIE MARIÉTHOZ

# RAYMOND FARQUET

« EN 1983, J'AI PRIS CONGÉ DE L'INSTITUTION GENEVOISE, SANS SALAIRE, PENDANT PLUSIEURS MOIS. ET JE SUIS PARTI VERS L'EST, VERS LES ROCS ET LES PROFONDEURS MENAÇANTES DE MON PAYS », RACONTE RAYMOND FARQUET (1930-2016) DANS LE PROLOGUE DE SON « VOYAGE AMOUREUX EN VALAIS ».

Enseignant à Genève, il cherche alors à échapper à un certain « désenchantement pédagogique » qui le guette. Mais son ambition est aussi de trouver un genre de récit « proche du petit peuple valaisan, à la rencontre de son âme ». Pendant dix mois, il parcourt les villages, entre dans les cafés, sonde les habitants. « Le Valais n'existe pas. Il n'y a que des Valaisans ! » lui lance en manière de boutade le curé de Bovernier. Cette maxime ne cesse de se vérifier au fil des étapes. L'auteur avance sans itinéraire ni programme. La rencontre des habitants est son principal défi et il est parfois découragé par leur mutisme. Plus d'une fois il se retrouve à

ruser, comme lors de sa visite à l'office d'état civil du Châble. Il lui vient l'idée d'utiliser un stratagème déjà éprouvé avec le président de Trient : « Je pourrais peut-être connaître le Bagnard en demandant de me peindre l'habitant d'Orsières. Il me fut aussitôt répondu que l'Orserain était volubile et chicaneur, très procédurier et militariste en diable. » Et le Bagnard ? Tout le contraire, développe l'interlocutrice, devenue soudain intarissable. Le curé se montre moins disert, qui douche aussitôt ses espoirs : « Il m'avoua qu'après treize ans, il ne connaissait pas encore l'âme bagnarde, qu'elle était plus fermée que mystérieuse et que ce n'était pas en quelques jours que j'allais la pénétrer ». Progressant de hameau en village, l'auteur s'étonne chaque fois d'y trouver des ambiances si contrastées, y allant parfois de sa petite interprétation. Ainsi à La Providence à Montagnier, quand il assiste à une déconcertante altercation entre pensionnaires, lesquels s'investissent à coup de « Va caca ! » « Tous ces paysans qui avaient travaillé ensemble les corvées collectives ne s'aimaient pas », déduit-il. « La nécessité les avait rapprochés autour du bisse autrefois, dans ce jardin maintenant ». Pas plus en montagne qu'ailleurs, la vieillesse n'incarne « le modèle de l'apaisement et de la réconciliation », se dit-il. Il ne trouve qu'aigreur et hostilité à Médières, puis renoue avec une certaine sérénité à Sarreyer. Après avoir goûté à deux sortes de silence bien distinctes dans ce dernier village et à Bruson, l'auteur conclut enfin que : « Rien n'est si vrai, dans la commune de Bagnes, que les différences. Et quand, par la suite, on me parlera de la mentalité bagnarde, je prierai qu'on me précisât de quel village il était question... »

ANNE-SYLVE MARIÉTHOZ

À voir jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre à la médiathèque de Martigny l'exposition « Specimens – À la recherche des Valais de Raymond Farquet »



# ADRIEN PASQUALI

NÉ À BAGNES DANS UNE FAMILLE D'ORIGINE ITALIENNE, L'ÉCRIVAIN ADRIEN PASQUALI (1958-1999) A LAISSÉ UNE ŒUVRE IMPORTANTE D'ÉCRIVAIN ET DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Le père d'Adrien Pasquali a collaboré à la construction du barrage de Mauvoisin et la présence de la famille à Bagnes est sans doute liée à ce chantier. Cet aspect a en tout cas marqué l'histoire familiale et suffisamment impressionné le jeune Adrien pour qu'il le mentionne plus tard dans ses ouvrages. En particulier dans « Le pain du silence », œuvre très forte où plusieurs passages évoquent les travaux de minage dans les galeries, opposés au silence assourdissant de la table familiale : « Lorsque mon père était absent et présent dans cette poussière de silence qui flottait dans

l'air et que nous respirions, pareille à cette autre poussière de rocher que mon père respirait dans les entrailles de la montagne lorsqu'il fallait non pas extraire des blocs, des morceaux de roche, mais creuser, percer une galerie, et respirer la poussière mêlée à peu d'oxygène à certaines profondeurs... l'imprévisible appartenait à la montagne, ses sautes d'humeur, sa tolérance, il les fallait prévoir, avec ce souffle d'explosion, poussière et odeur de poudre qui les aveuglait un moment, les étouffait presque, un mouchoir humide devant la bouche, tout ce qu'ils avaient, et c'était



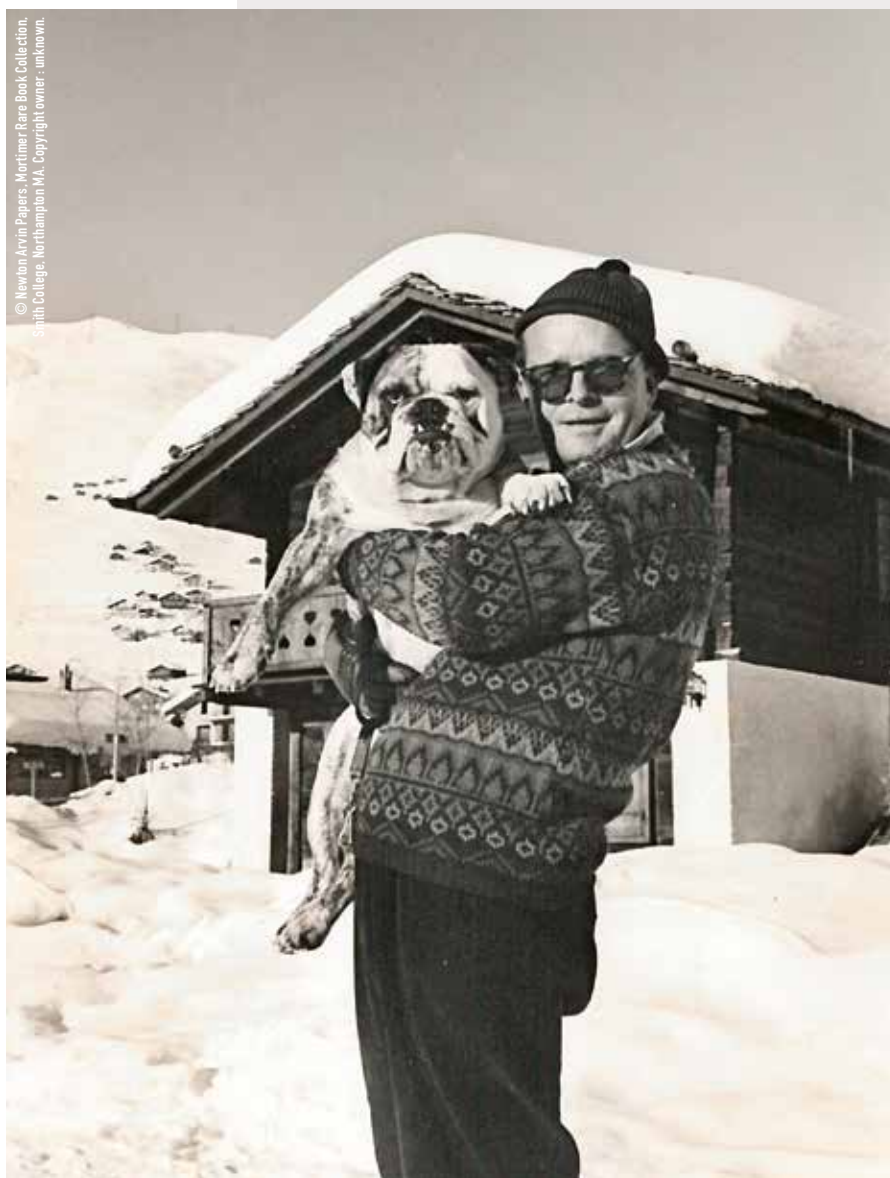
MINAGE LORS DE LA CONSTRUCTION DE MAUVOISIN

le même mouchoir dans lequel ils crachaient à longueur de journées, blanches et noires, noires de la nuit des galeries et grises de la poussière... »

ANNE-SYLVE MARIÉTHOZ



# DES MONSTRES SACRÉS À VERBIER



© Newton Arvin Papers. Mortimer Rare Book Collection, Smith College, Northampton MA. Copyright owner : unknown.

ENTRE 1960 ET 1965, TRUMAN CAPOTE A PASSÉ SES HIVERS À VERBIER. DANS SES LETTRES, IL PARLE SOUVENT DE SON BOULEDOGUE, NOMMÉ CHARLIE J. FATBURGER. CETTE IMAGE A ÉTÉ ENVOYÉE SOUS FORME DE CARTE POSTALE LE 19 JANVIER 1963 À SON AMI NEWTON ARVIN. ELLE A ÉTÉ PRISE DEVANT UN CHALET PROCHE DE LA PLACE CENTRALE. C'EST À PROXIMITÉ DU PARC HÔTEL QU'IL AVAIT ACHÉTÉ UN APPARTEMENT EN 1961.

(Photo recadrée)

TRUMAN CAPOTE A MARQUÉ L'AMÉRIQUE DES ANNÉES 60 ET 70 ET EST UN AUTEUR MAJEUR DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE. FRÉDÉRIC BEIGBEDER A CONSTRUIT UNE ŒUVRE REMARQUABLE ET PARFOIS PROVOCATRICE DEPUIS LES ANNÉES 1990. LES DEUX ONT PASSÉ BEAUCOUP DE TEMPS À VERBIER.

Durant la nuit du 14 au 15 novembre 1959, la famille Clutter – père, mère, deux enfants – est sauvagement assassinée à Holcomb, dans le Kansas. C'est un fait divers comme il n'en existe que trop. Ils nous marquent lorsqu'on les découvre et on les oublie heureusement très vite, du moins lorsqu'ils se passent de l'autre

côté de l'Atlantique. Mais ce quadruple meurtre va entrer dans l'histoire. Si nous connaissons encore cette histoire, c'est qu'un homme l'a lue le 16 novembre 1959 dans le «New York Times» et a rapidement décidé d'en faire un livre qui a en grande partie été écrit à Verbier.

Cet homme est le grand écrivain américain Truman Capote, qui a séjourné à de nombreuses reprises dans la station dès 1960. À partir de cette date, jusqu'en 1965, il restait à Verbier, en gros, de novembre à mars. Il a publié «De sang-froid» en 1966 et le livre s'est installé durablement au panthéon des lettres mondiales. Il a été considéré comme l'un des plus importants des années 60-70 et, aujourd'hui encore, chaque année, de nouveaux lecteurs le découvrent avec un mélange de passion et de frissons. En 1959, quand le meurtre se produit, Truman Capote vient d'accéder au statut de star établie, grâce à la publication d'un livre délicieux, «Petit déjeuner chez Tiffany», paru en octobre 1958 et célébré par la critique dans le monde entier.

## UN TRAVAILLEUR ACHARNÉ

Les séjours de Truman Capote à Verbier sont bien documentés, grâce à son abondante correspondance publiée en français dans «Un plaisir trop bref». Il arrive dans la station, pour la première fois, selon toute vraisemblance, à la fin octobre ou au début novembre 1960.

Il ne succombe pas tout de suite aux charmes. Dans la première lettre envoyée de la station, il écrit : «Verbier est un très petit, très perché, très salubre village, complètement enneigé et terriblement ennuyeux.»

Mais le charme opère vite : il trouve «l'air d'une pureté admirable». Deux mois après son arrivée, il écrit à la famille d'Alvin Dewey, le responsable de l'enquête sur le meurtre de la famille Clutter : «Nous sommes rentrés à Verbier mardi dernier, et je me sens beaucoup mieux, c'est un si merveilleux climat. Je commence même à bronzer au soleil.»

Il habite d'abord «un petit chalet chaud et confortable, perché près du sommet d'un pic alpin. La vue est spectaculaire – comme si j'habitais un avion.» Mais le



10 février 1961, dans une lettre au photographe Cecil Beaton, il annonce une grande nouvelle. « Rentré de Londres hier – eh oh ! comme tout ici me paraît admirable : le soleil, le ciel, le silence, l'air qu'on respire. Sincèrement, j'adore. Si vous souhaitez venir, j'ai désormais un endroit pour vous – nous avons acheté un ravissant petit appartement tout près du Parc Hotel. Suis en train de le meubler. Il sera prêt dans un mois. Achat que je crois sage : il me donne un pied-à-terre en Europe, c'est un bon investissement financier, et nous aimons Verbier tous les deux. » À la fin de cette lettre, il somme son ami de ne pas en parler : « Je préfère garder le secret. » Par tous les deux, il faut lire Truman Capote et son compagnon de longue date, Jack Dunphy, qui l'accompagnera dans sa vie de 1948 à sa mort, en 1984, avec certaines distances parfois.

Dès sa première lettre de Verbier, il disait qu'il n'était pas là pour faire les 400 coups. Il travaille d'arrache-pied pour avancer dans une œuvre dont il pressent qu'elle marquera son époque, non seulement par son contenu, mais par sa forme. Personne, écrit-il plusieurs fois, n'a fait d'un reportage une vraie œuvre d'art. C'est ce qu'il cherche avec « De sang-froid ». Il a l'ambition d'écrire une œuvre inégalée, un « roman-vérité » tout à fait inédit. Il réussira.

Le 6 janvier 1963, alors qu'il travaille depuis près de 3 ans sur son livre, il écrit : « Quel joyeux Noël vous avez passé ! Moi, savez-vous ce que j'ai fait ? Travaillé. Travaillé également la veille du Jour de l'An. ... Je me couche à dix heures et me lève à quatre, jour après jour. » Ce genre de remarques traversent toute sa correspondance adressée de Verbier durant les années 1963 et 1964. Pourtant, New York lui manque, parfois. Dans l'une de ses lettres, il s'emporte : « Je vois rouge quand j'entends les mots : neige, montagnes, solitude – et ces bon Dieu de Suisses, d'une laideur qui dépasse tout !

La plus sinistre des petites rues américaines va me sembler un paradis. »

### DE SANG-FROID

Entre le meurtre de la famille Clutter en novembre 1959 et son arrivée dans la station, il a passé plusieurs semaines à Holcomb, sur les lieux du drame, pour s'en imprégner. Les deux tueurs, Dick Hickock et Perry Smith, ont été arrêtés le 30 décembre 1959 à Las Vegas. À son arrivée à Verbier, il a écrit la première partie de son livre. Truman Capote va s'attacher aux meurtriers, en particulier à Perry Smith. Il les rencontrera et aura une correspondance régulière avec eux. On comprend, en lisant « De sang-froid », à quel point Truman Capote s'est impliqué, fasciné par la manière dont deux hommes un peu perdus en sont venus à « liquider » quatre personnes pour finalement voler une somme dérisoire. Truman Capote dressera un portrait génial de ses personnages, de leur histoire et des motifs futiles qui les ont conduits à faire le pire.

À un moment donné, on perçoit un paradoxe terrible dans les lettres de Capote : il ne peut pas terminer son « histoire » avant que la dernière scène de la vie des deux meurtriers ne soit « jouée ». Le 2 novembre 1962, il écrit à Donald Windham : « J'étais sur le point de partir pour le Kansas la semaine dernière pour rendre visite à mes amis avant la pendaison. Au dernier moment, ils ont obtenu un nouveau délai, pour pouvoir faire appel devant les cours fédérales. » Le thème de sa présence ou non à la pendaison de ses « amis » le tourmente pendant plusieurs années. Mais on tarde à exécuter la sentence. En février 1965, il note : « Tout cela paraît peut-être aberrant, mais vu la façon dont mon livre est construit, je serai en mesure de mettre un point final au manuscrit quelques heures après avoir reçu ton télégramme. » Il parle du télégramme dans lequel on devrait lui raconter l'exécution, à laquelle il ne

pense pas assister à ce moment-là. Mais il y sera. Cinq jours après la pendaison, qui a eu lieu le 14 avril, il écrit à Cecil Beaton : « Perry et Dick ont été pendus mardi dernier. J'étais là parce qu'ils me l'ont demandé. Ce fut une épreuve atroce. Dont je ne me remettrai jamais complètement. » Peu avant d'arriver pour la première fois à Verbier, il écrivait déjà dans une lettre :

TRUMAN CAPOTE (1924-1984) ET LE MAÎTRE DU POP ART, ANDY WARHOL (1928-1987), ONT TOUTS DEUX GRANDI À NEW YORK. ILS ONT, CHACUN DANS SON DOMAINE, CONNU UN IMMENSE SUCCÈS TOUT EN ÉTANT DES FIGURES CONTROVERSÉES. DANS LES ANNÉES 70, ILS COLLABORENT DANS LE MAGAZINE « INTERVIEW » CRÉÉ PAR WARHOL. CE DERNIER PROPOSE À TRUMAN CAPOTE DE FAIRE SON PORTRAIT EN ÉCHANGE D'ARTICLES POUR SON MAGAZINE. IL EXISTE PLUSIEURS VERSIONS, DONT CELLE-CI, DE 1984.



Andy Warhol, Truman Capote, 1984. © The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / Adagp, Paris, 2017  
- Cliché: Adagp Images / ProLitteris, Zurich, 2017



FRÉDÉRIC BEIGBEDER À SON DOMICILE AU MILIEU DES LIVRES. CETTE PHOTOGRAPHIE A ÉTÉ PRISE PAR SYLVIE LANCRENON. LA PHOTOGRAPHE FRANÇAISE QUI A COMMENCÉ SA CARRIÈRE COMME PHOTOGRAPHE DE PLATEAU DANS LE CINÉMA FRANÇAIS A TISSÉ DES LIENS ÉTROITS AVEC LES ACTEURS. ELLE DÉVELOPPE UN TRAVAIL INTIMISTE DE PORTRAITS AVEC EUX. ELLE EST L'AUTEURE DE LA CÉLÈBRE PHOTO D'EMMANUELLE BÉART SE BAINANT NUE DANS LA MER. ELLE A AUSSI PHOTOGRAPHIÉ ISABELLE HUPPERT, CHARLOTTE GAINSBURG, MYLÈNE FARMER...

«...je me sens impérieusement tenu d'écrire ce livre, même si le sujet me laisse sans force, hébété, pour tout dire, horrifié – je fais chaque nuit d'incroyables cauchemars.»

En 1965 le livre sort par épisode dans la revue «New Yorker». En 1966, il sort en volume. C'est un succès mondial.

### RETOUR AUX ÉTATS-UNIS

Après un dernier long séjour à Verbier entre décembre et mars 1965, il n'y reviendra qu'épisodiquement. Il y a aimé le calme, propice à l'œuvre. Mais, au fond de lui, il est l'homme de toutes les fêtes new-yorkaises et une fois le livre sorti, sa fortune faite, grâce à plusieurs millions d'exemplaires vendus, il s'achète un nouvel appartement dans une tour huppée de New York.

Le 28 novembre 1966, il organise une fête gigantesque au Plaza de Manhattan en l'honneur de Katherine Graham, la grande patronne de presse, à la tête du «Washington Post» et de «Newsweek». Ce grand bal noir et blanc réunit 500

invités prestigieux, la crème de la crème, parmi lesquels Jackie Kennedy, Henry Kissinger, Lauren Bacall, Frank Sinatra, Norman Mailer, Andy Warhol... C'est un triomphe.

Il continuera à se déplacer beaucoup, mais plutôt aux États-Unis. On peut lire dans les commentaires d'«Un plaisir trop bref»: «Trop angoissé pour demeurer longtemps en place, Capote semble toujours entre deux voyages. Dunphy s'enfonce, par contre dans une sorte de routine: l'été à Long Island, l'automne à Manhattan, l'hiver en Suisse. Pour Capote... leur maison des Alpes ressemble à une prison. Il cherche à convaincre Dunphy de s'installer à Palm Spings.» Mais Dunphy préfère Verbier.

Malgré l'immense succès de «De sang-froid», adapté au cinéma une année après sa sortie par Richard Brooks, Capote n'écrira plus jamais de roman. Il publiera encore pour la presse, il écrira des nouvelles mais il n'achèvera jamais le grand roman qu'il projette. Est-ce la pendoison, l'argent qui coule

à flots, le relâchement après toute une vie tendue vers la rédaction du chef-d'œuvre qui est accompli, l'insécurité qui le poursuit depuis l'enfance?

Toujours est-il que la suite de sa vie est marquée par de nombreux déboires jusqu'à sa mort en 1984.

En 1976, il publie une nouvelle «La Côte Basque» dans laquelle il révèle les secrets les plus troubles de ses amis riches. Ces derniers le lâchent. «Et Capote cessa d'être tout-puissant.» Il consomme trop d'alcool et de cocaïne, il fait de nombreuses cures de désintoxication. Il s'éteint finalement en 1984, à 60 ans.

### BEIGBEDER RENCONTRE CAPOTE AU FARM CLUB

«J'avais quinze ans. Le 31 décembre 1980, je passais les vacances de Noël à Verbier, dans le Valais, où mon père avait acheté un chalet. Le soir du réveillon, j'avais réussi avec mon frère et une bande de copains à rentrer au Farm Club avant la foule.» Ce n'est plus Capote qui écrit, mais un auteur



français qui s'est aussi fait une réputation pour ses romans et pour ses frasques : Frédéric Beigbeder. Dans son excellent « Oona et Salinger », il raconte sa rencontre avec Oona Chaplin, la femme de Charlie, et le vieillissant Truman Capote, bien imbibé, au Farm Club.

Vérité, fiction? Deux choses sont certaines : Frédéric Beigbeder a passé beaucoup de temps à Verbier durant sa jeunesse et il y a écrit une partie de son roman « L'amour dure trois ans » ; et c'est en lisant « Oona et Salinger » qu'un vieux projet que nous caressions avec Bertrand Deslarzes et l'historien Simon Roth s'est soudain réveillé. Nous avons demandé par courrier électronique à Frédéric Beigbeder s'il voulait bien nous parler de Verbier. Moins d'une heure après notre demande, il nous parlait au téléphone, en toute simplicité.

« Mon père avait acheté un chalet à Verbier et nous y venions vraiment souvent. À partir de me dix ans, je pense. On y passait Noël, on venait pour les vacances de février, pour Pâques et pour une partie de l'été. » Depuis, son père a vendu le chalet. « Je ne viens plus à Verbier, mais j'ai une certaine nostalgie. Je skie encore parfois à Megève. »

Il se souvient que son chalet était situé au-dessus de Médran, qu'il rejoignait à ski. « On skiait la journée et on sortait la nuit. Évidemment, plus on sortait la nuit, moins on arrivait tôt sur les pistes. On y allait pour le déjeuner. » Vers midi donc. Il se rappelle les pistes de Tortin et du Mont Gelé, avec un certain vertige ; il se souvient du Farm Club, où il a passé beaucoup de temps, du Milk Bar et « du côté de Médran, d'un bar avec plein de blondes aux yeux bleus et aux joues rouges. » Mais impossible de se souvenir du nom. Alors on aide un peu l'auteur des « Vacances dans le coma » et des « Nouvelles sous ecstasy ».

« – Le pub Mont-Fort ?  
– Oui, c'est ça ! »

Facile on y était aussi.

« Ce qui me fascine, poursuit-il, c'est qu'on rencontrait des femmes très belles dans des tenues qui ne les mettaient vraiment pas en valeur. Moon Boot, fourrure... Elle ressemblait à des bonhommes Bibendum. Elles s'enlaidissaient, mais après, on avait de bonnes surprises. »

Comme dans ses livres, Frédéric Beigbeder passe allègrement de la gaudriole à la profondeur. « Verbier me manque. J'ai des souvenirs de grandes fêtes, de réveillons. Verbier a un aspect fitzgeraldien. Oui, j'ai une certaine nostalgie. À Verbier, pour moi tout s'entremêle. Nous avions 14, 15, 16 ans, c'était aussi le temps des premières histoires d'amour. »

On s'engage alors à l'inviter bientôt à retrouver la station pour une raclette. Il est ravi. Il aimerait bien revenir et il adore, « en bon Français », le fromage et la fondue. Il nous conseille de lire « Crans-Montana » de Monica Sabolo. Il est tellement charmant au téléphone qu'on ne peut pas décemment lui dire qu'on doit faire son choix entre Crans-Montana et Verbier.

#### ROMAN DE NON-FICTION

S'il n'est pas tout à fait certain que Capote et Beigbeder se sont rencontrés au Farm Club, il est en tout cas sûr que « De sang-froid », avant de paraître en volume en 1966, a été publié en épisodes dans la revue le « New Yorker », dès le 25 septembre 1965, soit quatre jours seulement après la naissance de Frédéric Beigbeder. Il n'y a pas de hasard !

Plus sérieusement, Frédéric Beigbeder a dit son intérêt pour Truman Capote. Dans « Premier bilan après l'apocalypse », il consacre un texte à « Petit déjeuner chez Tiffany » qu'il classe en 17<sup>e</sup> position des livres qu'il conserverait pour le XXI<sup>e</sup> siècle si les autres devaient être brûlés.

Il a également été frappé par « De sang-froid » : « C'est le premier grand roman non fictionnel. Il m'a bien sûr marqué ». Deux de ses meilleurs romans

appartiennent à ce genre : « Windows on the World » qui raconte ce qui se passe le 11 septembre 2001 dans le World Trade Center, et « Oona et Salinger ». Dans ce très beau roman, qu'il dédicace à la femme qu'il a épousée, la Genevoise Lara Micheli, il raconte l'histoire d'amour entre Oona O'Neill, et Jerome David Salinger, auteur de « L'Attrape-cœurs ». En 1940, elle sort à New York avec ses amies fortunées et Truman Capote. Oona est magnifique et mystérieuse. Salinger tombe tout de suite amoureux. Ils passent du temps ensemble avant d'être séparés par la guerre. Oona commence une carrière d'actrice à Hollywood. Elle séduit Charlie Chaplin qu'elle épouse en 1943, à 18 ans.

#### LA BOUCLE EST BOUCLÉE

Comment Capote a-t-il découvert Verbier ? Il n'en fait jamais mention dans ses lettres. Mais on peut imaginer, avec Frédéric Beigbeder, que c'est la vieille amitié liant Oona O'Neill à Capote qui a conduit ce dernier vers la station. Dans sa correspondance, il raconte plusieurs fois ses rencontres avec Charlie Chaplin et sa femme, à Verbier, où le couple séjourne, ou à Lausanne.

Le mot de la fin pour Frédéric Beigbeder : « Oona est peut-être le lien, mais c'est une intuition d'écrivain que je n'ai pas creusée. Ils n'ont jamais cessé de se voir durant toute leur vie. »

CHARLY VEUTHEY

#### À LIRE

Truman Capote « Petit déjeuner chez Tiffany », 1958 ; « De Sang-Froid », 1966 ; « Un plaisir trop bref », lettres de Truman Capote, 2007.

Frédéric Beigbeder, « L'amour dure trois ans », 1997 ; « Windows on the World », 2003 ; « Premier bilan après l'Apocalypse », 2011 ; « Oona et Salinger », 2014

#### APPEL À SOUVENIRS

Vous avez rencontré Truman Capote à Verbier ? Vous connaissez des anecdotes ?

Écrivez-nous : charly.veuthey@bluewin.ch

# RÉVÉLATIONS AU LEVRON

L'ÉCRIVAIN FRANÇAIS EMMANUEL CARRÈRE SE RESSOURCE DEPUIS UNE TRENTAINE D'ANNÉES AU LEVRON. LA SÉRÉNITÉ QU'IL VIENT Y CHERCHER DEUX FOIS PAR AN A CERTAINEMENT NOURRI UNE ŒUVRE QUI COMPTE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE.

En 2000, Emmanuel Carrère publiait «L'Adversaire». Ce livre absolument fascinant raconte la dérive de Jean-Claude Romand qui, en 1993, a tué toute sa famille, après s'être fait passer pendant 18 ans pour un médecin employé par l'OMS, alors qu'il ne faisait strictement rien de ses journées, errant pour faire croire qu'il était au travail.

Après avoir commencé à mentir très jeune, laissant croire à tous qu'il avait passé ses examens de médecine, alors qu'il ne s'était pas présenté, cet homme s'est enfermé dans le mensonge – c'est le cœur du livre – jusqu'à commettre l'irréparable, au moment où il a senti qu'il allait être confondu par ses proches. Emmanuel Carrère a fait le récit de ce parcours de manière magistrale.

En se lançant dans la rédaction de cet ouvrage vérité, il dit avoir relu «De sang-froid», de Truman Capote, tant il était évident que son projet était du même type que celui de l'Américain, dans la volonté de dire toute la vérité sur une affaire en utilisant les techniques de l'écriture romanesque et en reconstituant de la manière la plus vraisemblable les «trous» entre les événements connus.

«L'Adversaire» n'a rien à envier à «De sang-froid».

Je me souviens l'avoir lu en moins d'une journée, en vacances, tant Carrère avait su m'emporter dans la folie de Jean-Claude Romand.

## UNE ŒUVRE MAJEURE

Mais si nous avons retenu Emmanuel Carrère dans ces pages, ce n'est pas pour cet évident lien entre les deux livres. C'est surtout parce qu'il est un habitué du Levron : le village a eu une influence certaine dans sa vie. Dans «Le Royaume», publié en 2014, il raconte ses liens avec le village.

Il y arrive pour la première fois au tout début des années 1990, dans une période où il ne va pas bien du tout, sa situation familiale est tendue, il est au bord de la dépression. Il vient de se faire un nouvel ami, Hervé, qui reste aujourd'hui son grand ami ; il le rejoint au Levron dans l'appartement de la mère de ce dernier.

«Cet été-là, qui était le premier, je suis arrivé hagard...»

Un peu plus loin : «Je suis allé au Levron, en fin de compte, et contre toute attente m'y suis trouvé presque bien.»

Le Levron, non seulement le soulage, mais est également, lors de ce premier voyage, le lieu d'une révélation : «Et tout à coup, écrit-il à sa marraine, à la montagne, auprès d'Hervé, les mots de l'Évangile ont pris vie pour moi.»

Il redescend de la montagne «heureux, persuadé d'entrer dans une vie nouvelle.» Il n'arrivait plus à écrire, il était abattu, mais : «Tout cela, c'était avant mon séjour au Levron. Avant ma conversion. À présent, je me lève joyeux...»

Pendant quelques années, Emmanuel Carrère devient un fervent catholique. Épisode qu'il trouve aujourd'hui, redevenu agnostique, bizarre. Mais ce passage de sa vie est l'une des voies qui a conduit au livre «Le Royaume», qui n'est rien de moins qu'une enquête sur les premiers chrétiens. Un travail de longue haleine qui s'apparente à celui qu'il a mené pour écrire son superbe «Limonov», publié en 2011. Il y racontait le destin extraordinaire d'Edouard Limonov, homme politique et écrivain russe, qui dirigeait le parti national-bolchevique, interdit par le pouvoir russe.

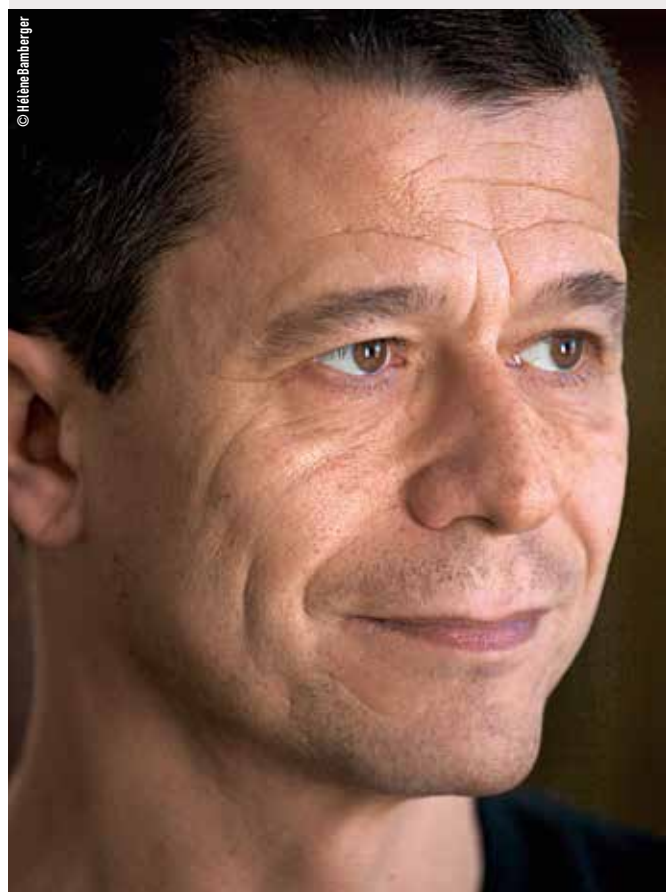
Si vous n'avez jamais lu Carrère, c'est le moment. On reste bouche bée devant l'ampleur de ses livres. Il est d'ailleurs couvert de prix littéraires.

## LE LIEU DE L'APAISEMENT

La manière dont il envisage ses séjours au Levron ne laisse pas de doute : l'air de nos montagnes a eu une influence certaine sur cette œuvre marquante de la littérature contemporaine, par ce qu'elle a apporté de sérénité à Emmanuel Carrère. Il résume dans «Le Royaume» : «Il y a donc vingt-trois ans qu'Hervé et moi, chaque printemps, chaque automne, nous retrouvons dans ce village qui s'appelle Le Levron. Nous connaissons tous les sentiers qui sillonnent les vallées avoisinantes. Autrefois nous quittions le chalet avant l'aube et faisons de très longues marches, avec des dénivelés de plus de mille mètres qui nous prenaient toute la journée. Aujourd'hui nous sommes moins ambitieux, quelques heures nous suffisent. Les amateurs de tauromachie désignent sous le nom de «querencia» la portion d'espace où, dans le terrifiant tumulte de l'arène, le taureau se sent en sécurité. Au fil du temps, Le Levron et l'amitié d'Hervé sont devenus la plus sûre de mes «querencias». Je monte là-haut inquiet, j'en redescends apaisé.»

CHARLY VEUTHEY

EMMANUEL CARRÈRE



© Hélène Bamberger

## À LIRE

«L'adversaire», 2000

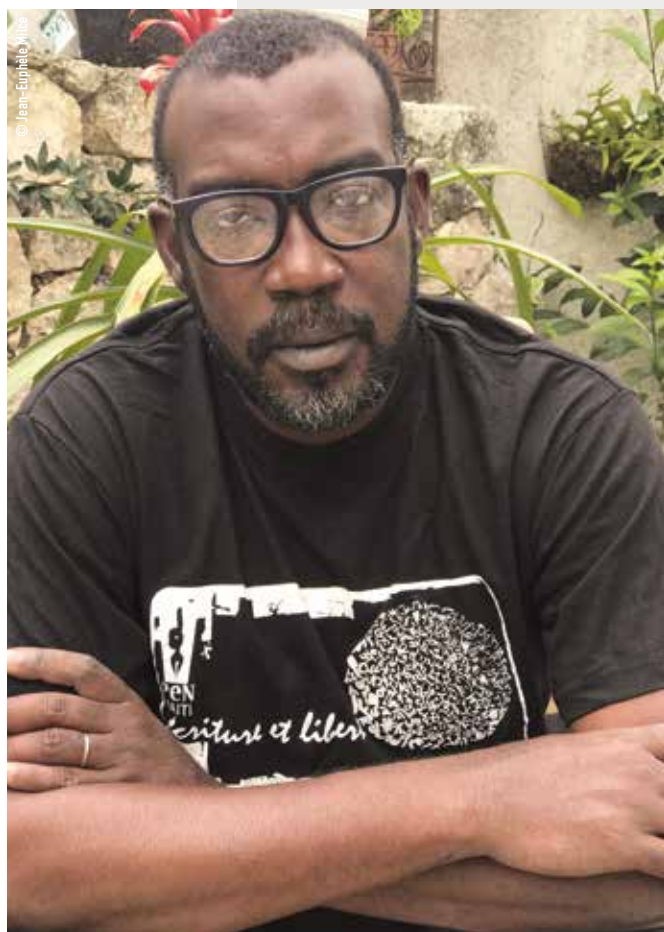
«Limonov», 2011

«Le Royaume», 2014



# DE BRUSON EN HAÏTI

EN 2004, JEAN-EUPHÈLE MILCÉ PUBLIAIT « L'ALPHABET DES NUITS ». IL VIVAIT ALORS À NEYRUZ, DANS LE CANTON DE FRIBOURG, ET OBTENAIT LE PRESTIGIEUX PRIX GEORGES-NICOLE POUR CE LIVRE EN PARTIE ÉCRIT À BRUSON.



J'avais à l'époque rencontré l'auteur à Fribourg. L'historien Simon Roth, passionné de littérature, se souvenait, lui, que Milcé avait dit à la presse qu'il avait passé du temps à Bruson pendant la rédaction de l'ouvrage. Nous avons donc voulu en avoir le cœur net et nous avons eu la preuve ultime qu'à l'heure d'internet le monde est devenu tout petit.

Nous avons donc pris contact avec l'éditeur Bernard Campiche qui avait édité l'ouvrage de 2004. Il n'avait plus de nouvelles de Milcé. En surfant sur internet, il n'a pas été long de trouver que l'auteur publiait désormais au Canada, dans la maison Tête première. Il y a édité « Mes chères petites ombres » où il parle beaucoup de la Suisse. Quelques scènes se passent manifestement à Bagnes, même si le village n'est pas clairement identifié. L'éditeur québécois nous a rapidement transmis le mail de Milcé et, le lendemain, ce dernier nous donnait son numéro de téléphone pour que nous l'appelions en Haïti.

## LA NOSTALGIE DE HAÏTI

« Oui, nous explique-t-il, en 2003 et 2004, j'ai beaucoup écrit à Bruson. Le beau-frère de ma femme y avait une maison. J'aimais y être, car je rêvais de suivre les traces de James Baldwin. » Ce grand écrivain noir Américain avait vécu dans les montagnes suisses. Le film, « Un étranger dans le village », tourné en 1962 par le réalisateur Pierre Koralnik, lui était consacré. On trouve facilement ce film fascinant sur internet.

Puis, après six ans en Suisse, Jean-Euphèle Milcé est rentré au pays, en 2006 : « En Suisse, j'avais des problèmes d'angoisse. J'y ai vécu un divorce difficile et, quand je suis rentré en Haïti, je me suis rendu compte que mes angoisses étaient aussi liées à une tumeur surrénale. Une opération m'a remis sur pied. » Il constate aussi qu'il avait le mal du pays : « J'ai toujours cru

que ma place était en Haïti. » Aujourd'hui, il est président du Pen Club Haïti – une association internationale d'écrivains. « Je m'engage pour la liberté d'expression, nous animons des ateliers de littérature partout dans le pays et nous travaillons sur le programme scolaire en Haïti pour y faire mieux enseigner la littérature. » Il vit de sa plume, mais comme souvent, pas de son œuvre. Il est directeur de publication au journal « Le National ». « Avec mes fonctions dans la presse et dans la littérature, je me sens utile à mon pays. Haïti veut se construire et hésite beaucoup. Il ne sait pas quel choix de société faire. C'est un pays qui a tellement de disparités qu'on peut facilement se réconcilier avec lui, car si les villes vont mal, il y a toujours quelque chose dans les campagnes qui nous permet d'espérer. »

## UNE ŒUVRE QUI SE POURSUIT

Après « L'alphabet des nuits » et « Un archipel dans mon bain » publiés en Suisse, Jean-Euphèle Milcé a poursuivi sa carrière d'auteur avec plusieurs ouvrages. « Mes chères petites ombres », que nous avons déjà mentionné, mais aussi « Les Jardins naissent » (Montréal, Coups de tête, 2011) et « L'Envers des rives » (Port-au-Prince, Presses Nationales de Haïti). « J'édite au Canada parce que c'est plus près de chez moi que la Suisse. J'ai également toujours pensé que l'éditeur doit être un proche, quasiment un ami. Et j'ai découvert chez Coup de tête un éditeur très rock qui me convient. » CHARLY VEUTHEY

# PAUL CELAN

Poète roumain d'expression allemande, Paul Celan (1920-1970) a séjourné à Verbier avec sa famille durant l'été 1957. Après avoir survécu miraculeusement à la guerre – contrairement à une partie de sa famille, décimée en raison de ses origines juives – Paul Celan s'établit en France. Il vient plusieurs fois passer des vacances en Valais, principalement à Montana, comme nous l'apprend Gérard

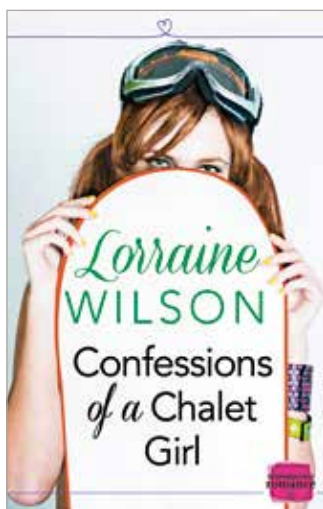
Delaloye dans « Les douanes de l'âme » (ouvrage dédié à sa patrie d'adoption, la Roumanie). C'est en Suisse et notamment à Genève et Zurich, que Celan donne rendez-vous à ses amis dispersés dans le monde. Un poème « Elégie valaisanne », garde la trace de son passage en Valais. Il fait écho aux « Quatrains valaisans » de Rilke et se termine du reste sur la tombe de ce dernier, à Rarogne.

# CHANOINE MARCEL MICHELLOD

« LA BRÉSILIENNE », 1966

Le chanoine Marcel Michellod (1914-2004) a publié de nombreux ouvrages dont, « Mon beau prince » (1956), « La Brésilienne » (1966), « Du soleil et du sang dans la montagne: récits du Haut-Pays » (1967), « Toujours du soleil et du sang dans la montagne » (1984), « Le petit berger de la forêt des Arpillés » (1972), « Noël au village » (1970), « Ma mère et mes bêtises » (1999). Une partie de ces romans et récits se déroulent à Bagnes. Dans « Ma mère et mes bêtises », il raconte comment les facétieux Bagnards savent endormir la vigilance du gendarme Mottier: « Pour être bien en jambe, la

distillée était suivie d'une bonne rasade du meilleur de Fully qui vous aurait ressuscité le plus mort des morts. Et voilà notre Mottier rétabli pour un nouveau sommeil, comme celui qu'il accomplissait consciencieusement à l'abri de la grosse pierre du Plan des Lyres à Fionnay, pendant qu'un certain braconnier et qui tremble encore de son audace, tirait un chamois à quelques centaines de mètres du fameux lit de mousse d'une maréchaussée qui rêvait en sommeil de sueur et de travaux ».



# LORRAINE WILSON

« CONFESSIONS OF A CHALET GIRL », 2013, EN ANGLAIS

« Enlève-le! », scande la clientèle. Mais Holly n'est pas très à l'aise à l'idée de dégrafer son soutien-gorge pour l'ajouter à la décoration du Wonderbar. Si elle est venue passer la saison à Verbier comme employée de maison, c'est pour échapper à la grisaille de l'hiver londonien, pas pour faire la fête ou mettre le grappin sur un milliardaire. L'air de la montagne a

toutefois des vertus insoupçonnées et sa rencontre avec Scott va se révéler torride, ce qui ne plaît pas à Magda, sa petite amie. Avec le premier épisode de sa série à succès, Lorraine Wilson entretient avec brio le fantasme britannique

de la Chalet Girl, qui outre-manche alimente nombre de reportages, romans et même longs-métrages. « Confessions of a Chalet Girl » évoque davantage « Bridget Jones » que « 50 nuances de gris », même si sa lecture rapide et plaisante peut à certains égards s'avérer efficace pour stimuler la circulation sanguine. Parfait exercice d'anglais pour l'été, c'est aussi l'occasion de faire mieux connaissance avec ces saisonniers et visiteurs qui rendent Verbier si haut en couleur. Les Chalet Girls, c'est une série qui compte de nombreux épisodes qui tous se passent, tout ou partie, à Verbier.

« Secret Crush of a Chalet Girl », « Rebellion of a Chalet Girl », « Revenge of a Chalet Girl », « Secrets of a Chalet Girl »...

# PHILIPPE LAMON

« BABA AU RHUM », 2016

Un jeune écrivain est appelé à écrire l'autobiographie de Veronica Lippi, une chanteuse star des années 80 qui vit à Verbier avec son python royal, qui n'a pas « hésité à poser nue dans « L'Illustré » pour ses 50 ans » – avec son serpent – et qui garde les cendres de sa mère dans un pot de Nutella.

Le jeune homme s'installe dans la station pour recueillir les propos de la star déchue qui crée l'émoi à Verbier quand le serpent disparaît en plein « Verbier Festival ». On fait appel à Plastic Bertrand, dont le python est un fan. Finalement « Veronica revient avec, sur ses épaules, le responsable de la baisse de quinze pour cent des nuitées hôtelières dans la station, de l'annulation d'un concert du

« Verbier Festival », de l'évacuation de la piscine de Verbier et des sueurs froides de James Blunt. – Marlon, dis bonjour à Damien! Tu avais raison finalement: c'est bien grâce à un chanteur qu'on l'a retrouvé. Mais il a préféré James à Plastic! »

Amateur de sérieux s'abstenir. Le livre de Philippe Lamon, jeune et prometteur auteur valaisan, bien réel lui, est une ode au rire.





# LE DOYEN BRIDEL

« LES HABITANTS SONT SOBRES ET LABORIEUX ; L'AIR SAIN QU'ON RESPIRE DANS CETTE VALLÉE LES REND ROBUSTES ET VIGOUREUX. ILS SONT HONNÊTES ET PRÉVENANTS ENVERS LES ÉTRANGERS, QU'ILS ACCUEILLENENT AVEC BONTÉ » (PREMIÈRE COURSE À BAGNES, MAI 1818).

L'année de la débâcle du Giétro, Philippe Bridel, plus connu sous le nom de Doyen Bridel (1757-1845), se rend à Bagnes à plusieurs reprises, dans le but de s'assurer par lui-même « de la vérité des faits ». Ses voyages effectués juste avant et après la catastrophe de juin 1818 sont décrits en détail dans deux récits qui nous sont parvenus. À la manière d'un reporter, l'auteur y consigne toutes ses observations, à mesure qu'il progresse en direction du fond de la vallée. Ces écrits constituent un témoignage précieux, car Bridel est l'un des rares chroniqueurs à s'être rendu sur place à quelques jours des événements. Il s'est en outre beaucoup engagé personnellement pour obtenir de l'aide en faveur des victimes du sinistre qu'il décrit comme « peuplade honnête, loyale et hospitalière ».

À l'époque des faits, ce pasteur protestant né à Begnins (Vaud) exerce son ministère à Montreux. Auteur, il s'attache à défendre les valeurs nationales, dans des récits où les Alpes constituent un thème dominant. Bridel ne cache pas sa sympathie pour le Valais ni pour les catholiques. Au cours de son existence, il se rend à maintes reprises dans la plaine du Rhône, ainsi que dans les vallées latérales. C'est ainsi qu'on le voit défendre la cause des Bagnards avec beaucoup d'énergie et de conviction lorsqu'ils sont frappés par la catastrophe.

Début juillet 1818, en voyant flotter, depuis ses fenêtres de Montreux, les derniers débris de la débâcle, il décide de retourner dans la vallée. En abordant Vernayaz, il note que « commencent à paraître les tristes preuves de la dernière débâcle : ce sont des arbres entourés d'une barrière de débris, des terres ensablées, des routes effacées par le limon... » Or plus il s'approche de Martigny, plus ce désordre va croissant. Il décrit « un chaos d'arbres déracinés, de poutres brisées, de fragments de planchers... » Une fois dans la vallée,



DESSIN PAR PIOT DE LAUSANNE, 16 JUIN 1818 (SECONDE COURSE À LA VALLÉE DE BAGNES)

l'ampleur des dégâts frappe moins le regard « du fait qu'ils occupent un espace moins étendu ». Or Bridel n'en relève pas moins le nombre des disparus et celui des bâtiments enlevés ou fracassés qui dépasse la centaine. Dans le village de Champsec rasé par la débâcle, l'auteur erre au hasard « entre les massifs de rochers qui ont remplacé les maisons ». Quand il n'est pas occupé à retrouver son chemin ou à enquêter auprès des spécialistes, comme l'ingénieur Venetz, ou des observateurs – chasseurs de chamois et paysans, notamment Jean-Pierre Perraudin, qu'il vante pour ses qualités de guide – Bridel admire volontiers le paysage. En témoignent des pages pleines de lyrisme et de pittoresque, comme celle-ci, lorsqu'il découvre le fond de la vallée illuminée par la lune : « Les glaciers du fond reflétaient une douce lumière ; leurs cascades se déroulaient sur les pentes en écharpes argentées ; la noirceur des sapins s'éclaircissait sous les pâles rayons de l'astre des nuits (...) et communiquait à tout cet ensemble quelque chose de mystérieux et de surnaturel, qui invitait autant à la méditation qu'à l'admiration. » ANNE-SYLVIE MARIÉTHOZ

# MARIE TROLLIET



FIONNAY 1910.

Autre Vaudoise attachée au Valais, Marie Trolliet (1831-1895) témoigne également d'un attachement profond

au Vieux-Pays. Fille de pasteur, née à Lucens dans une famille établie en terre vaudoise depuis plusieurs générations, Marie Trolliet renoue pourtant avec ses lointaines origines bagnardes à la mort de son père. Elle y recueille quelques légendes et bribes d'histoires locales qu'elle livre dans deux ouvrages intitulés « Le génie des Alpes valaisannes » et « Un vieux pays : croquis valaisans », publiés sous le pseudonyme de Mario.

« SAINT-MARTIN À FIONNAY  
À Fionnay, au-delà de Lourtier, vivait autrefois dans la solitude un saint

homme d'ermite qui parcourait les environs à cheval. Mais comme on ne le voyait jamais se rendre à l'église, ni accomplir ses devoirs religieux, un jour le prêtre le fit quérir pour l'interroger à ce sujet. À ce moment-là, un rayon de soleil traversa l'église, et le manteau de l'ermite, tombant de ses épaules, resta suspendu sur ce rayon lumineux. – Tu es plus saint que moi, s'exclama alors le prêtre qui avait reconnu saint Martin.

Aujourd'hui encore, on montre près de Fionnay, sur un rocher, l'empreinte du sabot d'un cheval que l'on dit être celui du saint. » ANNE-SYLVIE MARIÉTHOZ

# LA BIBLIOTHÈQUE SUGGÈRE...

POUR CE «CAHIER DU PATRIMOINE» DÉDIÉ À LA LITTÉRATURE, LES DEUX BIBLIOTHÉCAIRES SE SONT VOLONTIERS PRÊTÉES AU JEU ET ELLES ONT DÉNICHÉ DANS LEURS RAYONS TOUTES SORTES DE PROPOSITIONS. DE BAGNES ET D'AILLEURS.

## À DÉCOUVRIR OU À REDÉCOUVRIR

Parmi les plus fameuses plumes du cru, il convient de citer le journaliste et écrivain Louis Courthion (1858-1922). Plus connu pour ses recueils de légendes, notamment «**La veillée des mayens**», il est également l'auteur d'un roman historique «**Le jeune Suisse**» qui se déroule à Bagnes. Une romance sur fond de guerre civile qui est un «petit bijou», selon Virginie Santini-Petoud. Il ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui, comme elle, ont eu leur enfance bercée par les

histoires de luttes politiques qui ont marqué le Valais. Au chapitre des anciens, Anne Besson cite encore Marcel Michellod (1914-2004) «**Ma mère et mes bêtises**» et «**Le petit berger de la forêt des Arpilles**», des histoires du temps jadis où le caractère bagnard est dépeint avec beaucoup d'humour. Enfin, plus près de nous, Josette Vaudan, Brusonintze exilée à Berne, livre dans «**L'écume des fraises**» ses brèves chroniques du quotidien, tout en saveur et en légèreté.

## UNE MOISSON D'IDÉES POUR L'ÉTÉ

Jamais à court d'idée, les deux bibliothécaires citent aussi quelques autres coups de cœur. Que dis-je?

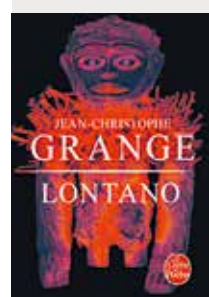


Des «incontournables»! «**Chanson douce**» de Leïla Slimani, un drame psychologique qui est «une vraie merveille d'écriture et de récit»; «**Par amour**» de Valérie Tong-Cuong, une histoire qui se passe au Havre et décrit la vie sous l'occupation; «**Dans la forêt**» de Jane Heggland, une fiction -projection sur la fin de notre civilisation, «très

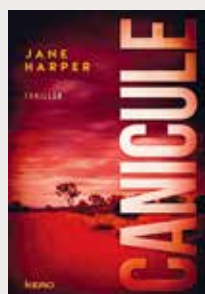
réaliste, mais aussi pleine de poésie et de sensualité». Sans oublier «**Violence**» de l'auteur lausannois Claudio Ceni, qui a remporté le «Roman des Romands», en convainquant le jury composé d'une vingtaine de classes



romandes. Hautement recommandables aussi, la saga napolitaine d'Elena Ferrante, ainsi que le thriller «**Canicule**», premier roman de l'américaine Jane Harper. Dans le même registre, «**Lontano**» de Jean-Christophe Grangé conviendra à ceux qui aiment les thrillers du genre corsé.



Les membres d'un clan fortuné sont pourchassés par un impitoyable tueur surnommé l'homme-clou: «Un livre qui tient en haleine jusqu'au bout et dont l'intrigue se termine à Verbier». Enfin



et pour ne pas oublier les ados, «**Ces liens qui nous séparent**» d'Ann Brashares, «une histoire très actuelle et pleine de mystères sur les familles recomposées», que les adultes dévoreront aussi sans boudier leur plaisir!



## UNE BIBLIOTHÈQUE QUI BOUGE!

Cette année, l'été rime avec chantier pour la bibliothèque. L'espace s'offre son premier lifting depuis vingt ans et c'est l'occasion de repenser la disposition, pour un meilleur confort des utilisateurs. Pour une meilleure mobilité aussi. «La bibliothèque est de plus en plus un lieu d'animation», note la responsable, Virginie Santini-Petoud. Aussi le nouveau mobilier est-il conçu pour être déplacé au gré des activités, tels que cercles de lectures et autres séances de contes, qui ont lieu tout au long de l'année. Dans la deuxième moitié du mois de juillet, une cabane de lecture fera également son apparition au Châble,

aux abords de la chapelle Saint-Etienne. Le site de ce nouvel espace de «lecture buissonnière» a été choisi à dessein, à proximité du home et de l'UAPE, près d'un chemin emprunté aussi par de nombreux randonneurs et cyclistes. «C'est une invitation à s'arrêter pour une pause littéraire, hors du cadre de l'école», indique Anne Besson. Très colorée, dans un style inspiré des cabines de plages, cette installation sera régulièrement alimentée de propositions de lectures adressées à tous les publics. «Nous espérons qu'elle suscite la curiosité des passants et si l'idée est appréciée, qu'elle puisse essaimer en différents points de la vallée.»



## BALADE ÉTOILÉE 2017

Champsec accueille cette nouvelle édition de la Balade étoilée, le **vendredi 25 août**. Une soirée de contes sous forme de balade au village. En fin de soirée, tout le monde se retrouve à la maison Gard pour partager un apéritif et une soupe.

**19h30**: balade contée, en divers points du village

**Conteuses**: Christine Métrailler, Catherine Beysard, Aline Gardaz De Luca

Une animation **gratuite** et ouverte à tous, qui peut avoir lieu par tous les temps. (Pour la compréhension, âge conseillé: 7 ans)

**Inscription souhaitée** jusqu'au 23 août 2017,

au +41 27 777 11 19 ou à l'adresse biblio@bagnes.ch

**Organisation**: Bibliothèque de Bagnes en partenariat avec le Musée de Bagnes et le CREPA

## IMPRESSUM

Tirage à 3000 ex.

**Rédacteurs de cette édition**:

Charly Veuthey,  
A.-S. Mariéthoz

**Responsable de la publication**:

Bertrand Deslarzes

**Documents**:  
Médiathèque Valais,  
J.-M. Michellod

**Photos de couv.**:

Truman Capote  
© Roger Higgins,

Frédéric Beigbeder  
© Olivier Nora,

Maurice Chappaz  
© Charly Rappo,

Corinna Bille © O.  
Ruppen, Médiateur.

Valais - Martigny

**Graphisme**:

www.laligne.ch

**Impression**:

Publiprint